

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles-Louis de BONS

Suprême désir

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 280-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Suprême désir

Près du rempart croulant de ma ville natale,
Il est un temple saint, sur un tertre isolé.
C'est là que je reçus, enfant, l'eau baptismale,
Et qu'à mon jeune esprit le ciel fut révélé.

En face du portail s'ouvre le presbytère :
Seuil pur où chaque mois vient frapper à son tour.
Des trois autres côtés s'étend le cimetière,
Où tout ce qui vécut doit s'abîmer un jour.

Des fosses, des tombeaux, des pierres sépulcrales,
Au hasard répandus dans ce champ de la mort,
Rident le sol sacré de vagues inégales
Et rappellent les flots dans le bassin d'un port.

Un clocher, à l'air triste, où l'airain chante et pleure,
Se colle à l'édifice et l'appuie à la fois.
Sous le marteau du temps la cloche y sonne l'heure,
Et ses soupirs au loin se perdent sur les toits.

Plus loin et de sa flèche escaladant la nue,
Une autre tour surgit près d'un couvent royal.
Comme un léger fardeau, sa vieillesse chenuë
De huit siècles entiers porte le poids fatal.

La ville entr'eux se trouve. On entend son murmure
Monter avec les jours, décroître avec les nuits,
Et du Rhône bruyant qui lui sert de ceinture
La voix accompagner cette échelle de bruits.

Au sud de la cité, la campagne repose.
L'une est pleine de calme et l'autre de rumeurs.
Au point de jonction l'église s'interpose
Et leur envoie au loin ses changeantes lueurs.

L'église à son midi reçoit l'ombre des arbres
Dont une main pieuse a bordé le chemin.

Leur tronc jeune et puissant s'enfonce entre les marbres
Et frissonne parfois à quelque soufle humain.

Formé par la façade et par la sacristie,
Vers la porte de Près, un léger renflement
Déborde la muraille et la brise en partie,
Jetant un angle ainsi le long du monument.

Oh ! combien je voudrais que mon humble dépouille
Dans cet angle, au soleil, un jour vint reposer,
Lorsqu'une femme en pleurs, qui tremble et s'agenouille,
Sur ma lèvre aura mis le suprême baiser.

Il me semble qu'aux bruits venant du sanctuaire
Ma cendre pourrait encor comprendre et tressaillir,
Et que la nuit serait moins froide sous ma pierre,
Et qu'un rayon du jour pourrait même y jaillir.

Les arbres des tombeaux pleurant sur moi leurs branches,
Tiendraient mon tertre vert à l'abri des chaleurs,
Et la bise y roulant leurs fleurs roses ou blanches,
Me ferait un gazon de moins sombres couleurs.

J'entendrai mieux de là que de toute autre place
Les beaux chants que l'Eglise exhale en son amour :
Cantiques enflammés qui montent dans l'espace
Et dans le sein de Dieu se perdent sans retour.

J'entendrai, dans le temps de la semaine sainte,
La voix du prêtre en deuil s'éteindre en bruits confus,
Les pleurs du Golgotha s'élever dans l'enceinte
Et du pied des piliers mourir le long des fûts.

Quand la foule, attirée aux fêtes solennelles,
Passera sous le porche avec, un air joyeux,
Quand les cloches, ouvrant leurs deux sonores aïles,
Couvriront la cité de sons mélodieux,

Quand le temple sacré s'emplira d'harmonies,
Que l'orgue y jettera ses longs frémissements,
Et qu'on pourra sentir, sous les voûtes bénies,
Les colonnes trembler jusqu'en leurs fondements,

Aux vibrantes parois ma dépouille collée
Sortira par instant de son pesant sommeil.
Je me croirai moins seul dans ma tombe isolée,
Et calme, j'attendrai l'heure du grand réveil.

Sous les arbres, le soir de ces beaux jours de fête,
Je pourrai voir une ombre aller et revenir,
Puis suspendre parfois sa prière muette
Pour rêver des tombeaux, les plaindre ou les bénir !

Oh ! daignez m'accorder cette aumône de terre !
Dans mes songes toujours ce coin modeste a lui.
Mais d'une inscription ne chargez pas ma pierre,
Mettez-y ces mots seuls : Passants priez pour lui !

A celle qui m'aima réservez une place :
Elle veut près de moi côte à côte dormir ;
Mais à ce vœu suprême avant qu'on satisfasse,
Puisse-t-elle longtemps sur ma tombe gémir !

Un jour... aux feux divins de la dernière aurore,
Ensemble puissions-nous ouvrir nos yeux glacés,
Et, toujours réunis, nous retrouver encore
Dans cet azur sans tache où nous serons placés !

CH. L. DE BONIS.